

Le Bulletin Freudien n° 8

Juin 1987

CORPS MATERNEL ESPACE TEMPS \*

Nicole STRYCKMAN

(73) Aujourd'hui encore, le savoir psychanalytique nous enseigne la difficulté vaine, l'incapacité de l'ordre symbolique à conceptualiser l'énigme du sexe et de la maternité.

Bien sûr, l'imaginaire va tenter de palier ce défaut avec tous les effets que cela produit, effets que **Freud** avait déjà magistralement repérés, notamment dans *Beiträge zur Psychologie des liebeslebens* "Là où le primitif a posé un tabou, c'est qu'il redoute un danger et on ne peut rejeter le fait que toutes ces prescriptions d'évitement trahissent une crainte essentielle à l'égard de la femme. Peut-être ce qui fonde cette crainte c'est le fait que la femme est autre que l'homme, qu'elle apparaît incompréhensible, pleine de secrets, étrangère et pour cela ennemie. L'homme redoute d'être affaibli par la femme, d'être contaminé par sa féminité et de se montrer alors incapable ... Dans tout ceci, il n'est rien qui aurait vieilli, rien qui ne soit valable de nos jours encore." (1)

Quant à la maternité, **Freud** écrit "Tout ce qui touche au domaine de ce premier lien à la mère m'a paru si difficile à saisir analytiquement, si blanchi par les ans, semblable à une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement inexorable." (2)

Ce que l'homme craint c'est d'être contaminé par la féminité de la femme. Certains faits cliniques le rappellent quotidiennement, notamment l'impuissance.(74) Cette impuissance impose au névrosé mâle un clivage dans le choix d'objet, clivage qui permet de maintenir séparé le courant tendre et le courant sensuel.

La vie sexuelle de ces hommes ne pourra se réaliser qu'avec des objets spécifiques telle que la prostituée ou la vierge. Ce trait clinique se retrouve chez la femme qui se situe du côté homme. Pour elle, dans certains cas, l'acte sexuel ne pourra s'accomplir, par exemple, qu'avec des hommes "de robes". Autre trait, l'acharnement dont témoignent certains couples, où des femmes pour avoir un enfant, les mères porteuses, maintiennent dans la maternité et la paternité une dimension quasi sacrée.

Quand l'imaginaire ne pallie pas ce défaut, cette fonction, le réel s'en charge. Là encore la clinique nous l'apprend :

Une femme entend des voix, les mots qui sont vociférés relèvent toujours du registre sexuel, dans l'immédiateté de l'énoncé ou dans les associations : salope, putain, truie ... Le déclenchement d'une psychose puerpérale ne se produit pas lorsque l'autre vient lui annoncer qu'elle va être mère, mais quand cet objet, l'enfant, elle le tient dans la main et sous son regard, l'angoisse surgit et le délire peut mener cette mère jusqu'au passage à l'acte meurtrier. Cette psychose ne se déclenche pas lorsque le corps de la femme se transforme, "gonfle", nourrit le fœtus, lorsque le corps de cette femme se constitue corps maternel, mais bien lorsque le cadre vacille lorsque le réel maternel se noue à l'imaginaire et au symbolique.

---

(1) - FREUD S., *Le Tabou de la virginité*, in La vie sexuelle Paris, P.u.F., 1969

(2) - FREUD S., *Sur la sexualité féminine* in La vie sexuelle op. Cit.

(\*) Transcription d'un exposé fait à 'Association Freudienne à Bruxelles, le 25/9/86

Pour l'homme, il est vrai qu'une psychose peut se déclencher lorsqu'il 'apprend qu'il va être père'. Non parce que le réel de son corps est atteint. Face à ce réel, il ne peut que fantasmer et poser des questions :

“Comment ça fait un enfant dans le ventre de sa mère ? *Est-ce que ça fait comme un de ses propres organes qui grossit lentement , sans qu'on ait à s'y habituer; puisque c'est le corps qui change à son rythme, sans étrangeté ? Est-ce que l'on sent comme une boîte de fer venue soudain d'ailleurs dans le ventre, qui dérange les autres organes? Pour quoi ne suis-je pas enceint ?*” (1)

(75)Une psychose se déclenche parce que la paternité interroge le rapport que l'ordre signifiant entretient avec le réel et non avec le corps masculin. Des non-analystes ont fait la même constatation, quoiqu'ils la formulent autrement : “*En fait - je le répète - le corps masculin ne peut servir de lit biologique au désir d'enfant : la paternité, dans son désir et sa reconnaissance, suit un autre cheminement il faut une justification de filiation, sinon une justification sociale. La parole est nécessaire à l'homme, mais non le corps ...*” (2)

Je pense que nous pouvons dire que dans le temps de l'attente, une femme passe de l'état de femme à celui de mère, qu'elle mène à terme ou non cette grossesse. Toujours elle nous dira qu'elle a été mère.

L'homme nous dira qu'il a été père si l'enfant est né réellement. Le temps de l'attente est donc un temps différent pour une femme et pour un homme.

Temps de l'attente - Pour une femme, le temps de l'attente est un temps de jouissance. Un temps hors temps, hors temporalité, hors scansion subjective, je n'ai pas dit hors subjectivité. Ce temps est celui de la constitution d'un lieu, d'un espace, l'espace du corps-maternel, de l'Autre-Réel. Je disais constitution du lieu de l'Autre-Réel. Ce terme de constitution est à entendre dans son équivocité signifiante :

- Ce qui est déjà là, du fait de la constitution, de la conformation du corps d'une femme.
- Ce qui va se constitutionaliser et lui donner son caractère constituant du fait de cette attente constituante d'un réel.

La femme devenant mère et le fœtus sont à l'origine du temps de l'attente. Ils forment imaginativement et réellement un seul et même corps, le corps de l'Autre-Réel. Ce corps mère-enfant, pendant un temps, est homogène à l'espace qu'il occupe. Il institue une unité insécable : le Un de la fusion. Unité imaginaire mais aussi pour un temps et nécessaire à la formation de l'enfant. Cet espace est un espace de jouissance, la jouissance du corps de l'Autre.

(76.)Quel est l'intérêt de cette interrogation pour nous psychanalystes ? Cette unité insécable, ce Un de la fusion corps maternel-enfant ne peut être reconnu comme tel que comme inaliénable, ce qui veut dire qu'en aucun cas, cette unité ne peut être identifiée, reconnue absolue (comme détachée du corps - comme spécularisable). Cela veut dire que l'image, la forme i/(a) de ce corps maternel-enfant, leur présence dans l'Autre est sans reste. Que ce corps ne peut voir ce qu'il perd dans cette constitution du vivant comme être sexué e ce qu'il

-----

(1)- COUPRY F., *Ventre bleu*, Balland '78, p. 7

(2)- FONTY B., *Bonjour l'aurore* Paris 1986, CLIMS, p. 49

va perdre lorsque de ce corps-maternel va choir l'enfant attendu. **P. DE NEUTER** écrivait :

« ...Chacun sait que cet enfant de rêve est radicalement différent du fœtus gonflant l'utérus, comme de cette organisation complexe de muscles, d'os, de réflexes, de viscères, etc. dont le pédiatre prendra soin après la naissance. Chacun sait aussi la perte que vivent les mères lors de la naissance dans cette rencontre de son enfant de rêve avec l'enfant concret, d'elle détaché et pourvu d'un sexe déterminé. Cet enfant de rêve, qui bientôt sera confronté à l'enfant concret n'est d'ailleurs lui-même que l'héritier de rêves plus anciens “. (1)

Cette chute, cette perte va s'opérer au moment du heurt infranchissable du réel qu'est ce temps. Du temps de l'attente, on passe au temps de l'accouchement. La fonction du temps, **E. OLDENHOVE** nous l'a rappelée en ces termes “*Le temps n'est ... pas ce qui choit de nous, mais bien ce dont fondamentalement l'être parlant choit, le temps accouche de nous, et non l'inverse*”. (2)

Heurt du temps de l'attente et du temps de la temporalité subjective où le sujet se constitue au lieu de l'Autre, lieu dont la première représentante est la mère.

Du réel de l'espace - corps maternel-enfant-Autre, on passe à un espace réel entre la mère et l'enfant, espace réel qui se constitue sous le regard de l'Autre et par la voix de l'Autre.

Cette double scansion de la constitution d'un espace réel entre la mère, l'enfant, d'un lieu de subjectivité, lieu de jouissance, la topologie du graphe en rend compte. (3)

(77) Dans ce lieu de l'Autre comme espace du corps maternel-enfant à jamais perdu, la jouissance d'infinie passe au registre de la “nostalgie”. Cet espace du corps maternel-enfant, espace insécable, devient un trou, le trou du Un de la fusion, trou comme trace, témoin d'une fusion perdue, d'une jouissance infinie, trou borné par la confrontation à la fonction langagière qui fait nomination de cet espace et pré-existe à lui. Cet espace, ce lieu, pourra-t-il être satisfait comme il l'était en ce temps mythique ? Il ne sera jamais satisfait puisqu'il ne sera jamais retrouvé comme Achille dans le paradoxe de Zen on ne pourra jamais rattraper la tortue sauf dans l'infinitude. (4)

Cet espace qui sépare Achille de la tortue ne pourra jamais se recouvrir complètement. Il y a un reste et c'est là la racine de l'insatisfaction. C'est ce reste qui va entretenir le désir et c'est dans ce reste, ce manque réel, que naît l'objet a, la cause du désir. (5)

---

(1) P. DE NEUTER, *Enfants de chair, enfants de rêve, enfants d'inconscient*, les carnets de Psychanalyse, P.U.L., 1983

(2) *Temps + one*, Bull. Ass. Freud. en Belgique n°6, p. 79

(3) Le graphe hétérogène, la partie gauche concerne toujours une scansion, la partie droite des lieux.

(4) Quand Achille parcourt la distance qui le sépare de la tortue, celle-ci avance et crée un nouvel écart. Pour ce nouvel écart, nous pouvons tenir le même raisonnement que pour l'écart précédent.

(5) Quand nous parlerons de l'objet a cause du désir, nous utiliserons l'abréviation **a**.

Si nous reportons cela sur une droite, nous constatons que les rabattements successifs que nous voulons opérer de l'espace de **a** sur l'espace du Un de la fusion produit un reste, la cause du désir. Cette cause se superpose dans sa fonction au réel du corps qui, nécessairement reste à partir de sa confrontation avec le signifiant, au réel du corps que le signifiant n'inclut pas. Cette expérience corporelle (mathématisable) où se produit la coupure constitue l'objet perdu. Elle est le support de la fonction de la cause. Nous pouvons dire que cette cause est irréductible, sauf dans l'infinitude. Cette constitution de l'objet comme perdu implique que tout parlêtre est objet du désir comme corps, corps de l'Autre et qu'il va passer à tenter de le re-couvrir. Ce **a** n'est donc rien d'autre que l'accès au lieu de l'Autre (et non l'accès à la jouissance de cet Autre). Pour tenter de combler ce trou, le sujet va incarner ce **a**. Il existera une suite infinie de **a** qui tente d'effectuer le recouvrement de ce trou, de ce reste. Cette suite infinie de **a** constitue des ensembles qui ont en commun une intersection qui est la borne langagière en tant que cette borne, ce bord fait obstacle à la saisie du corps de l'Autre.

(78)Ce bord situe la place du phallus, comme signifiant, "*en tant qu'il fait obstacle à la saisie du corps de l'Autre*". (1)

J'avais avancé que la double scansion temporelle et spatiale fondait un espace réel entre la mère et l'enfant par le regard de l'Autre et par sa voix. Ce premier regard visualise au parlêtre ce qu'il perd de cet Autre par ces scansions. Pour la mère, l'enfant incarnera ce regard, première forme de **a** (de la suite infinie) qui lui évoquera cette part à jamais perdue l'espace du corps-maternel.

Que se passera-t-il si cette mère n'est pas aussi femme, si cette mère n'est pas aussi restée femme au cours de sa grossesse, si cette mère n'a pas fantasmé cet enfant ?

Ce paquet de chair hors fantasme, pur **a** sous le regard de l'Autre, sous son oeil bon ou mauvais, se présente à la mère comme **a** absolu dont le support est le trou et non le cadre du fantasme. Ce mode de présentation fait surgir l'angoisse de voir se déclencher une psychose. Cette présentation borne le cadre du fantasme à venir. Ceci nous démontre que le temps et l'espace sont de l'ordre du réel. Ceci nous démontre également que le cadre du fantasme n'est pas une métaphore, mais un espace réel, toujours marqué d'une parenté avec les modèles usuels où ils fonctionnent communément.

Cliniquement, c'est ce dont la mère du schizophrène est exemplaire. Pour cette mère, son enfant au moment où il est dans son ventre, n'est rien d'autre "*qu'un corps diversement commode embarrassant, à savoir la subjectivation de **a** comme pur réel*" (2), le corps de cet enfant est donc voué à une spécularisation impossible. Dans cette conjoncture, le parlêtre sera un **a**, une suite infinie de **a**, morcelé, et sa jouissance se situera dans ce morcellement. C'est cela l'auto-érotisme. C'est bien pourquoi dans l'auto-érotisme le parlêtre ne manque pas du monde extérieur, mais de lui-même comme unité, comme l'image spéculaire unifiée. C'est là que se constitue ce que l'on rencontre chez certains schizophrènes sous le nom de fantasme du corps morcelé, les objets (de jouissance, de satisfaction) vont se constituer hors du champ spéculaire, hors du regard de l'Autre et ces objets seront de ce fait impropres à une moïson.

---

(1)- DARMON M., *Inédits*

(2)- LACAN J., *Séminaire : L'Angoisse 1963—1964*

(79)C'est également quand cette image spéculaire est interpellée que se déclenchent les phénomènes de dépersonnalisation puisqu'il n'y a pas d'espace, de distance entre le corps maternel, le **a** (enfant) et l'Autre (miroir) qui pourrait lui offrir cet espace, ce bord.

La dépersonnalisation commence avec la non-reconnaissance de l'image spéculaire.

*“Cécile, psychotique en traitement, raconte le souvenir : suivant Elle a cinq ans. Ses frères et soeurs jouent au ballon avec le père. Elle veut jouer, et pour s'introduire, s'annonce ainsi “Et moi ? Je suis quelqu'un ... !” Le père de lui répondre, en lui lançant le ballon “Tiens, quelqu'un”. Cécile ne prend pas le ballon et s'en va...”* (1)

Que se passe-t-il pour l'enfant sous le regard de cet Autre ? L'enfant va s'adresser à lui par un cri pour survivre. L'Autre va authentifier ce qu'il perçoit de l'enfant, authentifier l'image du corps. Cette authentification de l'image *i(a)*, du paquet de chair se fera par la voix/voie de l'Autre. Ceci nous fait dire que ce qui engendre le sujet (\$) est une phrase, mais une phrase qui sera redoublée par le regard de l'Autre (**a**). Une phrase qui s'énonce dans une topologie d'une demande répétée à cet Autre.

Cette topologie nous amène à reconnaître que le rapport du **a** à l'Autre est structuré par le signifiant maternel avec ce qu'il implique comme idée de fusion et la structure du fantasme. Cette authentification par l'Autre-réel auquel le sujet est appendu produit une coupure. Non pas celle de l'enfant avec sa mère, mais bien celle de l'enfant avec les morceaux de son corps. La coupure dans ce rapport du **a** à l'Autre fait passer le procès de la subjectivation du Un unifiant au Un de l'identification avec la perte, le manque que cela implique.

Cette coupure est donc l'introduction du signifiant dans l'imaginaire du corps et l'inscription symbolique d'un trait, le trait-uniaire qui vient unifier l'image spéculaire. Ce trait-uniaire est absolument nécessaire et indique le rapport structural du procès de la subjectivation, avec la fonction langagière, l'image du corps, à l'image spéculaire et à l'image narcissique.

(80)Ce trait-uniaire a pour effet, l'existence dans le réel du sujet et la représentation du sujet au lieu de l'Autre, dont la première représentante est la mère. Il offre au sujet la mise en acte possible de son identification sexuelle. Il produit la division du sujet du fait de ce double mouvement.

La barre phallique qui divise le sujet est la même que celle qui frappe l'Autre, c'est ce qu'inscrit la formulation topologique dans le graphe,  $\$ \langle \rangle D$  dans sa rétroaction du côté au

$S(\mathcal{A})$ . Le manque qui là trouve le symbolique n'est pas du côté du sujet ou du côté de l'Autre, mais il a rapport à différentes structures celle des images et celle du **a**.

Reprenons la première structure du manque, celle qui a rapport aux images. Celles-ci se constituent et s'érotisent au moment où l'enfant se tourne vers l'adulte dans cette expérience inaugurale qu'est le stade du miroir. il demande l'assentiment de l'adulte à l'image spéculaire en tant qu'elle est la “représentante de lui-même”. Cet assentiment de l'Autre, cette parole de l'Autre concernant cette image, *i(a)*, la jubilation qu'il éprouve à la vue de sa propre image et la nomination de cette image corporelle érotisée, qu'est l'image narcissique, constituent la borne, la limite, le bord simple (en topologie) qu'introduit la coupure entre les parties du corps unifiées et spécularisées et ce corps unifiée par le trait-uniaire, non spécularisable, perdu pour l'esprit, du corps qui n'est pas le corps maternel mais bien son corps à lui derrière lequel se profile le corps maternel. Première coupure, celle du bord simple, nécessaire à la subjectivation.

---

(1) PERRIER F., *La chaussée d'Antin/Antienne* 10/18, 1978, p. 289

La seconde structure du manque, celle qui a rapport au **a** nous permet de poser cette question que fait le parlêtre de la perte qu'implique l'authentification par l'Autre ? Il va adresser à cet Autre une demande, celle de lui offrir ce qu'il perd du corps maternel, sujet-objet primordial, porteur d'une part de lui-même. Et du même coup, de l'authentification par l'Autre on passe à l'authentification de l'Autre, support de cette perte. Par ce transfert, le sujet transporte dans l'Autre le **a**, par la médiation du i(a). Le **a** sera produit d'un acte sexuel qui a créé un sujet qui reproduit cet acte dans l'Autre. C'est ainsi que la mère, le corps(81)maternel devient cet objet le plus désirable que le sujet n'aura de cesse de quérir jusqu'à la mort.

A cette demande, la mère symbolique répond par des signifiants et non par un objet qui comblerait le trou qu'est le corps maternel dans le corps du sujet. Ces signifiants signifient au sujet que le **a** est irréductible à une symbolisation au lieu de l'Autre. Cette coupure s'effectue non du côté du sujet mais du côté de l'objet. Ces signifiants structurent le manque du bord redouble. Le premier bord, celui du i(a) sujet de l'Autre, se redouble du bord du **a** objet cause du désir. Cette cause fait appel au Un de l'identification sexuelle. Le regard et la voix de l'Autre sont objets affectés de la cause du désir et non objets pouvant répondre et satisfaire un besoin.

Le repérage dans les premières séances d'analyse de ces deux coupures et de leurs effets sur le sujet est très important. Il permet au psychanalyste de mesurer si le sujet, l'analysant a la possibilité que sa demande d'objets se transfère en un sujet de la demande. Le champ spéculaire se rejoue lors de la demande de psychanalyse. Nous voyons ainsi s'ordonner dans un même rapport, dans une même topologie, la dialectique du désir et celle de l'objet.

De tout ceci, nous retiendrons :

\* Que le corps maternel, la mère est un pur trou, promesse d'une jouissance infinie. Que ce corps est présent dans tout parlêtre au titre de nostalgie. La femme est l'objet promis à être réceptacle de ce corps pour l'enfant, dans un temps, celui de l'attente d'avoir cet enfant. L'enfant se trouve d'abord dans le registre de l'avoir pour l'Autre. Ce corps maternel comme Autre est là dès le départ ainsi que l'Autre comme lieu des signifiants, structure langagière. La maternité n'est pas une situation particulière de la vie sexuelle de la femme (comme les menstruations, la grossesse, la délivrance, la frigidité ...), mais un fait de structure !: la structure du Trou.

\* Le **a**, comme objet cause du désir est calculable, fini, antérieur à toute constitution subjective et irréductible à toute symbolisation. Irréductibilité (82)qui maintient imaginativement la nostalgie de la clôture maternelle. La mère et l'enfant, c'est-à-dire tout parlêtre sont objets, affectés d'un désir et non l'objet d'un désir.

Le désir est fini et celui qui désire est un **a**. Ce désir va être capturé dans l'espace spéculaire. La projection de l'image permet l'éclosion de la castration au niveau du désir qui sera exilé de sa subjectivité. Le phallus garantit la borne, le bord du lieu des signifiants, mais pas leur vérité. Cette vérité sera garantie par l'Autre.

Le **a** est un objet cessible, cette caractéristique de "cession" du **a** est fondamentale et se traduit par l'apparition dans la chaîne signifiante d'objets cessibles qui du **a** en sont les équivalents. La fonction de ces objets cessibles est celle d'être des morceaux séparables du corps, "véhiculant en quelque sorte primitivement quelque chose de l'identité du corps qui antécède sur le corps lui-même quand à la constitution du sujet". (1)

---

(1) LACAN J., *L'Angoisse*, séminaire non publié, 196 —196 , p. 401